



LETTRES
DE MONSIEVR
DE BOIS-ROBERT.

A LA REYNE
MERE DV ROY.

Il luy dedie la Paraphrase sur les sept Pseaumes
de la Penitence de Daud.

LETTRE PREMIERE.



ADAME,
Depuis neuf ans que
i'ay l'honneur de sui-
ure continuellement vostre Ma-
jesté, n'ayant pas perdu la moindre

N

194 DE MONSIEUR
de ses actions, ie puis dire sans flatterie, que ie suis tesmoin de la plus glorieuse & de la plus innocente vie de nostre siecle: Et dans la iuste passiõ que i'ay de faire en l'honneur de vostre Majesté quelque ouvrage qui soit digne de sa gloire, à ne descrire qu'une petite partie de ce que i'ay veu, ie connoy que i'ay beaucoup plus de matiere que de force. Mais considerant que par vostre vertu vous vous estes rendue digne de la loüange qu'on donne aux choses sacrées, & que vous meritez des honneurs purement celestes, i'estime qu'il est à propos que ie commence par un ouvrage diuin à m'acquitter de ce que ie dois à vostre Majesté, & que vous dediant cette Paraphrase sur les sept Pseaumes de la penitence de David, ie face voir à

DE BOIS-ROBERT. 195

toute la France, que ie suis encore plus touché de l'exemple de vostre pieté enuers Dieu, que de celuy de vostre bonté enuers les hommes, & qu'il est impossible de s'approcher de V. M. sans estre excité par ses bonnes mœurs à faire de bonnes œuures. Vne autre fois, MADAME, si i'apprens que ce petit travail n'ait point esté desagreable à V. M. ie changeray l'humilité de mon style en des pensees heroiques pour parler dignement de vous, & pour annoncer les merueilles d'une Reyne incomparable qui voit aujourd'huy regner sa race par l'univers, & qui n'a qu'à maintenir la paix entre ses Enfans pour donner vn repos general à toute la terre. Alors ie feray visiblement cognoistre, & n'auray pas beaucoup de peine à le persuader.

N ij

der, que tout le bon-heur de la Chrestienté depend de vostre sage conduite, & que nostre Roy n'a iamais esté si puissant, ny si favori-sé du Ciel que depuis qu'il a chery vos conseils. Mais M A D A M E, puis qu'il est vray que celuy qui commence bien, est à la moitié de son œuvre, à ce premier iour de l'annee ie m'en vay commencer par celuy qui par vous nous com-ble de tant de graces, & si ie puis en l'inuoquant, à l'imitation de Daud, flechir sa bonté par mes prieres, ma bouche en sa pureté entreprendra plus hardiment vos loüanges : Et ie m'asseure que vostre Majesté ne dedaignera point le second zele de celuy qui est doublement obligé de faire des vœux tous les iours pour la continuation de vostre santé, &

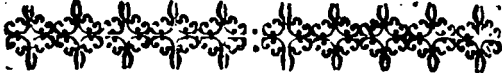
DE BOIS-ROBERT. 197
pour l'accroissement de vostre
puissance; estant de vostre Maje-
sté comme il est,

MADAME,

Le tres-humble, tres-obeissant,
& tres-fidele seruiteur & sujet.
BOIS-ROBERT.

N iiij

198 DE MONSIEVR



A MONSIEVR
LE COMTE DE
CARLILE.

Ille remercie des faueurs qu'il a receu de luy
en Angleterre.

LETTRE DE VXIESME.



MONSIEVR,
Tant que i'ay vescu
dans vostre maison, ie
me suis trouué si confus parmy
les bienfaicts & les honneurs
que i'ay receus de vous, que
dans ce rauissement continuel il
ne m'a iamais esté possible de
trouuer des paroles qui fussent
dignes de vous exprimer mon
ressentiment & ma gloire. Main-
tenant que mon esprit semble vn

peu plus libre, ie suis contraint d'auoier encore, que ie suis en mesme estat que deuant, & qu'il n'y a point d'eloquence au monde qui ne soit au deffous de vostre courtoisie. Je n'ay plus rien à dire de vous, MONSIEVR; la renommée a preueni le desir que i'auois de vous faire cognoistre à toute l'Europe. Elle n'a point de Prouinces où vous n'ayez laissé des marques de vostre vertu, & de la grandeur de vostre Maistre, & chacun sçait bien aujourd'huy que ie ne puis prendre tant de plaisir à bien parler de vous, que vous n'en preniez dauantage à bien faire à tout le monde. Il faut certainement que ceste generosité soit bien generale, puis qu'elle s'est estendue iusques à moy, qui suis, à mon grand regret, le plus

inutile de tous ceux qui se sont
iamais voüez à vostre seruice. Ce-
pendant vous auez souffert chez
uous les infirmitéz de mon corps
& de mon esprit, & non content
d'auoir autant eu de soin de moy
dans ma maladie que si i'eusse esté
necessaire à l'Estat d'Angleterre,
vous auez voulu que i'eusse l'hon-
neur d'estre cogneu de vostre
Roy, & que i'esprouuasse ceste
grande liberalité, qui iointe à ses
autres vertus attire sur luy la be-
nediction de tous les hommes.
Vous n'auéz pas trouué que ce
fust assez de m'auoir redonné la
vie, vous auez voulu qu'elle fust
plus douce & plus tranquile que
la premiere, & que la santé qui
m'a esté rendue dans vostre mai-
son fust accompagnée du plaisir
& du repos que donnent les biens

DE BOIS-ROBERT. 201
de fortune. Voila, MONSIEUR,
les sujets de la confusion de mon
esprit, qui avecques moy eston-
nent toutela France, au recit que
î en fais tous les iours, & qui m'o-
bligeront à demeurer eternelle-
ment,

MONSIEUR,

Vostretres humble, tres-obeissant
& obligé seruiteur,
BOIS-ROBERT.

202 DE MONSIEVR



A MONSIEVR
LE COMTE DE
PONGIBAVT.

Il luy tesmoigne le desir qu'il a de le reuoir
à la Cour.

LETTRE TROISIESME.



MONSIEVR,
Puis qu'il ne manque plus rien à la felicité de la Cour que vostre presence, ie m'estonne que le Roy ne se haste de rendre nostre bonheur parfaict, & que Dieu ne luy enuoye vne pensée aussi iuste & aussi fauorable pour vous que pour Monsieur vostre Oncle. Je ne me trouue en aucun lieu d'où il ne vous vienne des benedictions

DE BOIS-ROBERT. 203
& des louanges. Vous estes le souhait de tout le monde, & dans ce bien-heureux changement d'Estat qui remet la France dans son premier lustre, il semble que personne ne doive plus rien demander au Roy que vostre retour. Pour moy qui deurois estre autant touché que nul autre de la prosperité de ce regne, ie vous aduoüe franchement que ie ne me puis resioüir en vostre absence, & que ie reserve le tesmoignage entier de mon ressentiment à vostre arriuée, quand ie deurois mourir d'un excez de ioye. C'est,

MONSIEUR,

Vostre tres humble & tres-obligé
seruiteur, BOIS-ROBERT.



A MONSIEUR
DE BERNIERES
PRESIDENT AV PAR-
lement de Normandie.

Il l'aduertit de la disgrace de M. de B.

LETTRE QUATRIESME.

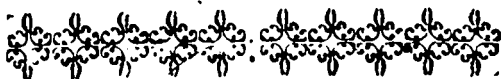
MONSIEUR,
Si vous vous souue-
niez de la protestation
que i'ay faicte de n'en-
treprendre iamais rien qui vous
fust defagreable , vous ne m'ac-
cuseriez pas d'auoir esté pares-
seux à vous mander la disgrace
d'Ariltée. Il est vray que ie vous
ay promis de vous faire part de
tout ce qui se passeroit dans le

DE BOIS-ROBERT. 205
monde, mais i'ay tousiours pensé
qu'il en falloit excepter les cho-
ses qui vous pourroient appor-
ter du desplaisir : Et puis que
i'ay creu que ceste derniere nou-
uelle infailliblement vous deuoit
toucher , i'ay pensé qu'il estoit
plus à propos que vous en receuf-
siez le coup par la main d'vn autre,
mais puis que vostre cœur a desia
porté patiemment ces fascheuses
atteinres , que la raison a préparé
vostre esprit à de beaucoup plus
dangereuses , & que vous auez
appris ce que pouuoit l'inconstan-
ce des choses humaines auant que
d'en sentir les effects; ie croy que
si ie vous dis les particularitez que
vous me demandez de ce malheur
qui vous touche en la personne
d'vn de vos meilleurs amis , il ne
vous en peut plus arriuer de mal,

206 DE MONSIEUR
& que ie puis fatisfaire à vostre
priere & contenter vostre curiosi-
té sans vous offencer. Je suis,

MONSIEUR,

Vostretres humble, & obeissant
scruteur, BOIS-ROBERT.



A MONSIEVR
DES-HAMEAUX
PREMIER PRESIDENT
en la Cour des Aydes de
Normandie.

Ille console de la mort de Monsieur son pere.

LETTRE CINQVIESME.



MONSIEVR,

Si ie ne me suis
monstré si prompt
que ie deuois à m'at-
trister auecque vous
de la mort de Monsieur vostre
Pere, ne croyez pas, sil vous plaist,
que i'en aye moins eu de ressentiment
que vos autres amis, & dans
le respect que ie porte à vos iustes
larmes, n'imputez mon silence

qu'à ma discretion. Le croy véritablement auoir esté plus touché de ceste perte que tous ceux qui vous en ont escrit, puis que j'ay senty iusques dans le cœur la douleur que peut-estre ils n'auoient qu'au bout des doigts. Mais quãd j'ay consideré les maux extremes qu'enduroit continuellement celuy que vous regrettez, j'ay creu qu'il eust esté plus à propos de pleurer sa trop longue & trop ennuyeuse vie, que de vous tesmoigner auiourdhuy de l'affliction de sa mort, qui le deliure de beaucoup d'autres. Quand il vous eust laissé dans vn âge où vous eussiez encore eu besoin de sa conduite, & qu'il n'eust pas atteint celuy par lequel est bornée la plus longue vie des hommes, ie ne me serois pas mis en peine de vous chercher
des

des paroles de consolation, cognoissant vostre esprit comme ie fais; car ie sçay bien que pour resister aux plus grands maux, vous n'avez pas besoin de toute la force; mais, graces à Dieu, vous avez passé par tous les degrez d'honneur qui vous estoient necessaires pour paruenir à l'eminence de sa charge, & semble que la mort, qui selon toutes les apparences le deuoit prendre de meilleure heure, fauorifant ses desseins & vostre attempte, luy ait donné tout le temps qu'il luy demandoit pour vous la mettre entre les mains. Aujourdhuy que vous estes heritier de ses biens & de ses honneurs, que vous estes hors des inquietudes que vous donnoit son eternelle maladie, & que vous possédez à l'aage de vingt & six ans vne des pre-

mieres dignitez de nostre grande prouince, serois ie pas ridicule de vous plaindre, & seriez vous pas iniuste de mourir d'ennuy pour celuy que vostre vertu fait reuiure. Pour moy ie croy que vous n'avez point eu besoin du conseil d'autruy pour vous resoudre à ceste perte, & que vous auez trouué dans vostre propre raison tout le secours que vous eussiez peu desirer de vos amis. Si ie vous eusse plustost escrit, vostre douleur estant encore toute fraische, i'eusse tiré quelques regrets de vostre ressentiment & du mien: Mais ie sçay bien que vous eussiez esté marry de me voir forcer la liberté de ma plume, qui ne demande que des sujets de gayeté, & qui ne s'amuse guere aux souspirs, s'ils ne sont amoureux. Voila,

DE BOIS-ROBERT. 211

MONSIEUR, toute l'excuse que
ie vous feray d'auoir tant differé à
m'acquitter de ce que ie vous
dois, si vous me faictes l'honneur
de vous souuenir que ie sois enco-
re au monde, & que vous ne re-
jettiez pas mon affection comme
vne chose inutile à vostre seruice,
entre les nouvelles du monde, ie
vous enuoyeray des plaintes d'a-
mour, que vous trouuerés peut-
estre plus agreables que celles que
vostre affliction me demandoit.
Je suis,

MONSIEUR,

Vostre tres-humble & obeissant
seruiteur, BOIS ROBERT.

O ij



RESPONSE
 A MONSIEUR
 DE BALZAC.

Il ne peut se refoudre à le croire malade parlant d'un iugement si sain, quoy qu'il allegue le tesmoignage du Comte de Pontgibaut.

LETTRE SIXIESME.

MONSIEUR,
 Si les morts parloient
 comme vous, ie m'ac-
 coustumerois de bon-
 ne heure à ne faire plus d'estat de la
 vie, & ie m'asseure bien que si ie
 causois en vous imitant quelque
 estonnement à mes amis, il proce-
 deroit d'autre chose que de peur.
 Vostre esprit paroist si net, si pur,
 & si sain dans vostre lettre, que

i'ay bien de la peine à me persuader ce que vous me voulez faire croire de vostre maladie. Quoy qu'il en soit ie ne sçaurois me résoudre à vous plaindre pour ceste heure dans le rauissement où ie suis de vostre eloquence ; encore que ie vous aime comme moy-mesme , & que ie sois amoureux de vostre santé comme de la mienne propre, vostre mal ne me sçauroit iamais donner tant de peine que vostre lettre m'a donné de contentement. Tous ceux à qui i'en ay fait part vous iugent plustost digne d'enuie que de pitié , & trouuent aussi bien que moy les plaintes plus agreables en vostre bouche , que les chansons amoureuses en celle du Bailly, Conseruez-vous , ie vous prie , & sans vous inquieter dauantage,

tenez plus en repos à l'aduenir ce diuin esprit d'où naissent des choses si belles, & si puissantes, que quand vostre mal seroit extrême comme vous dites, elles vous exempteroient tousiours de la mort. Mais, graces à Dieu, ie cognois bien que vous n'estes pas en ces termes-la, & quand Monsieur le Comte de Pontgibaut me confirmeroit de viue voix l'assurance que vous me donnez de vostre langueur, i'en croirois tousiours plustost vostre plume que sa bouche, quoy que ie la sçache pleine de verité. Sans mentir, ie trouue ce ieune Seigneur beaucoup plus heureux d'estre en vostre bonne grace que fil obtenoit celle qu'il pretend du Roy. Le temps & la fortune la luy donneront tousiours, où son me-

rite seul le rend digne de la vostre. L'honneur qu'il a d'estre estimé de vous ne luy est pas vn petit aduantage; la nature luy eult fait iniustice de vous faire venir au monde d'vn autre temps que du sien; car ie ne vous trouue gueres moins necessaire à la gloire de ses actions que son espée. Auec ces parfaicts tesmoignages que vous me donnez de sa valeur & de sa generosité, que i'ay tant de fois esprouuée, ie suis tout prest de faire cognoistre à ses enuieux que ce n'est pas seulement dans les Cours de Romme, de France & d'Alemagne qu'il est en estime, mais dans les prouinces mesmes esloignées de tout commerce, & par l'homme du monde le plus digne de iuger du merite & de la vertu. Mais il ne me souuient desia

216 DE MONSIEVR

plus des plaintes que vous m'avez
faictes au commencement de vo-
stre lettre. Il me faut prendre gar-
de que vous ne receuiez plus de
peine & d'ennuy de mon impor-
tunité que de vostre maladie: Cela
me fera finir plustost que ie n'eusse
faict, apres vous auoir rendu mille
graces de l'honneur de vostre sou-
uenir, & vous auoir donné de
nouuelles assurances qu'il n'y a
personne au monde qui soit plus
que moy,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble & tres-
affectionné seruiteur,
BOIS ROBERT.



A MONSIEUR
DE BALZAC.

Il l'advertit de la mort de feu M. le Comte
de Pongibaut.

LETTRE SEPTIESME.

MONSIEUR,
Depuis la lettre que
ie vous escriuis par
Monsieur du Pouzet
à mon arriuée d'Angleterre, par
laquelle ie vous rendis conte de
toutes les aduentures de mon
voyage, il m'en est arriué vne au-
tre en Normandie d'où ie ne suis
de retour que depuis fort peu de
iours; & comme i'estois resolu de
vous entretenir bien amplement
de beaucoup de choses qui regar-

dent vos intereffs & les miens, ma mauuaife fortune a voulu qu'arriuant de Sain&t Germain en cefte ville, i'aye eflé prefent à la mort du pauvre Comte de Pontgibaut, qui m'a mis en telle confufion, que ie ne fçay fi ie trouueray maintenant tout ce que i'auois à vous dire. Mais parce qu'il efloit vofre amy comme le mien; & qu'affeurément vous ferez touché iufques au vif de fa perte fi malheureufement aduenue, ie m'imagine quand ie n'oublierois rien à tout ce que ie fuis obligé de vous efcire que vous vous occuperez plufloft à le pleindre qu'à m'efcouter, & crains bien par ce moyen que l'effort que ie veux faire fur ma paffion ne me demeure inutile. Il vaut donc mieux que ie remette mon entretien à vne

DE BOIS-ROBERT. 219

autre fois, & que pour maintenant ie me contente de vous faire part de mon affliction: puis qu'apres auoir perdu l'amitié de cet autre moy-mefme, il ne me reste plus rien de cher au monde que voſtre eſtime: Je ne la veux pas perdre par l'extrauagance que ie teſmoignerois infailliblement ſi ie vous en diſois dauantage en ce triſte & deplorable eſtat où ie ſuis à preſent réduit. Adieu, MONSIEVR, ie ſuis aueuglé de mes larmes, & croy que vous allez perdre deux amis tout à la fois, ſi Dieu ne me conſole par vn miracle.



RESPONSE
A MONSIEVR
DE BALZAC.

Il se rend aux iustes raisons qu'il luy donne du
mespris qu'il fai&t de la Cour.

LETTRE HVICTIESME.

MONSIEVR,
Il faut que le contentement que ie reçoÿ de vos lettres soit bien grand, puis qu'il surpasse la peine que i'ay d'y respondre, le Messager n'arriue iamais que ie ne fois rauy, & n'est iamais sur le point de partir que ie ne sue, & que dans le trauail inutile que ie prens à vous escrire, ie ne me fasche quelquefois en moy-mesme

de iouir d'un bien qui me couste si cher. Mais ie suis comme les femmes qui n'accusent que dans les douleurs de l'enfantement les plaisirs qui les ont causées, & ne me suis pas si tost deschargé du fardeau qui me pese, que ie ne retourne comme elles au desir de la iouissance. Afin d'estre deliuré de cetourment qui vous importune aussi bien que moy, permettez qu'à l'aduenir ie vous prouoque seulement pour vostre gloire, & pour le contentement de vos admirateurs, & que sans estre en peine de contester avecque vous de courtoisie, & de repartir à vos complimens, ie vous consulte pour les secrets mysteres de l'eloquence; ie dirois comme vn oracle, si vous ne vous expliquiez plus clairement; car ie ne croy pas, si

les Anges parlent quelque langue particuliere dans le ciel, que le son en puisse estre plus doux ny plus graue que celuy de vos paroles. Cognoissant en vostre esprit de si eminentes qualitez, ie vous laisse à iuger si i'aurois bonne grace de combattre vos raisons, que ie trouue aussi puissantes que iustes. Le vous iure que i'en suis tellement vaincu, qu'au lieu de vous solliciter de venir à la Cour, & de vous sommer de vostre promesse, ie vous la rends, & confesse ingenuement qu'aux plus belles heures du cercle, les cabinets des Reines n'ont point d'appas ny de douceurs qui se puissent esgaler aux fructs de vostre solitude. Il est vray que si ie suis coupable de vous auoir desiré parmy nous, i'ay tant de complices difficiles à con-

uaincre, & pleins d'authorité pour me defendre, que vous auriez bien de la peine à me faire condamner. Ils ſçauent bien que ie ne vous ay point conuié de venir icy pour la perte de voſtre liberté, mais pour l'augmentation de voſtre gloire, & pour la conſolation de ceux qui ne ſe propoſent que voſtre vertu pour exemple: Mais à ce que ie voy, vous eſtes le ſeul au monde qui faites plus de cas de la ſolitude que de la ſuite, & qui trouuez le chant des oyſeaux plus doux que les loüanges des hommes. Quoy qu'il en ſoit, ſi i'apprens que vous ne ſoyez plus diſpoſé de venir à Paris à ce Printemps, i'accompagneray voſtre cher Philandre au deſſein qu'il a de vous aller voir. Cependant ie paſſeray tout l'Hyuer dans mon eſtude, & cherche-

224 DE MONSIEVR
ray parmy les bons liures à me
former l'esprit afin qu'il soit plus
digne de vostre conuersation
quand il me faudra traiter avec
vous de viue voix. Ie suis,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble & tres-
affectionné seruiteur,
BOIS-ROBERT.

A MON-

DE BOIS-ROBERT. 225



A MONSIEUR
DE BALZAC.

Il se plaint de son peu de souuenir.

LETTRE NEVFIESME.

MONSIEUR,
Si vous croyez que
ie sois encore en An-
gleterre, ou que vous
vous soyez si facilement laissé
tromper au faux bruit de ma
mort, que mesmes vous ne vou-
liez pas que trois lettres que vous
deuez auoir receües de moy vous
ayent appris mon retour en Fran-
ce; ou ce qui est plus vray-sembla-
ble si vous auez de la peine à me
remettre en vostre memoire com-

P

me celuy qui n'a iamais esté digne d'y auoir eu aucune part, ie vous coniure de tout mon cœur de ne vous forcer pas à m'y faire reuenir, & que ce grand esprit qui a tousiours paru diuin en sa liberté ne se contraigne pas pour si peu de chose: Aussi bien en l'estat où ie suis, accablé de maladie, & changé de toutes choses, excepté de la volonté que i'ay tousiours eüe de vous aimer & de vous seruir, ie ne merite quasi plus d'estre en consideration dans l'esprit de ceux qui ne songent qu'aux choses presentes; Mais ie ne laisse pas de m'affliger extremement & de ressentir des douleurs beaucoup plus pressantes que celles de ma fièvre, lors que ie me voy visité de toutes les Muses, & presque de toute la Cour, & que depuis mon retour

d'Angleterre ie ne me trouue pas
 consolé d'une seule recomman-
 dation qui vienne de vostre part.
 Il y a quatre mois que ie me laisse
 abuser par vostre Climante, qui
 me promet de iour en iour de me
 faire voir dans quelque vne de ses
 lettres des tesmoignages de vostre
 souuenir; mais apres tant de remi-
 ses ie me trouue obligé de croire
 que vous manquez plustost d'ami-
 tié que luy de memoire, & que
 vous vous estes à la fin ennuyé
 d'une longue affection, dont vous
 m'avez honoré hui&t ans tous en-
 tiers. Quoy qu'il en soit, i'ay cer-
 aduantage que ie suis icy le pre-
 mier de vos amis & de vos admi-
 rateurs, & que i'ay encore assez de
 force dans l'ame, pour sentir que
 i'ay plus d'amitié que tous ceux
 enuers qui vous estes si prodigue

228 DE MONSIEUR

de la vostre, & que Damon & Tyrfis, tous riches & tous glorieux qu'ils sont de mes despoüilles n'emportent tousiours que vos dernieres affections. Ne croyez pas, ie vous prie, que ce soit mon intention de faire icy le mutin, ny que ie veüille m'eschapper par vne boutade qui seroit de mauuaise grace deuant qui que ce soit, & ridicule deuant vous. Je proteste que ce que ie vous dis n'est point pour mandier aucune de vos lettres, à l'imitation de ceux qui ont faict ces iours passez les cruels avec moy : Je suis assez honoré de celles que vous m'avez escrites, & ie sçay que c'est vn thresor aujourd'huy si precieux que les plus illustres & les plus releuez hommes de ce siecle s'en tiennent riches. Je me contéteray

DE BOIS-ROBERT. 229
lors que vous escrirez à Climante
que vous mettiez de vostre main
au bas de la lettre: Sçachez si Bois-
robert est encore au monde, &
aussi tost ie vous respondray que
i'y suis, non pas avec la mesme
santé que vous m'avez veüe, mais
avec la mesme passion que i'ay
toufiours eüe de vous honorer &
de vous seruir comme celuy qui
doit estre tout le reste de sa vie,

MONSIEUR,

Vostre tres-humble, & tres-
affectionné seruiteur,
BOIS-ROBERT.

P iij



A M A D A M E
DE MARTINVILLE.

Il respond au remerciement qu'elle luy fait
d'auoir dit du bien de Mademoiselle sa fille
chez la Reyne Mere, où elle deuoit venir.

LETTRE DIXIESME.



ADAME,

Je ne sçay pourquoy
vous me sçaez gré
d'vne chose pour la-
quelle toute la Cour me doit auoir
obligation plustoit que vous: Puis
que c'est le lieu où les plus belles
choses du monde doiuent paroi-
stre, i'ay iugé qu'il n'estoit pas rai-
sonnable que vous en cachassiez
la meilleure partie dans les deserts,
que c'estoit bien assez que vous

fussiez l'ornement de nos campagnes, & que vous deuez permettre que Mademoiselle vostre fille fust celuy de nostre Cour. Croyez moy, MADAME, mes yeux ne m'ont iamais trompé: La derniere fois qu'avec tant d'admiration ils furent tesmoins de sa beauté, Amour, qui tout enfant comme elle, commence de se plaire en sa compagnie & de se faire remarquer en son visage avec vne merueilleuse autorité, me fit visiblement cognoistre qu'on luy faisoit iniustice de l'arrester en vn lieu où il ne receuoit pas les parfaites adorations qui luy sont deües, & sembla s'adresser à moy comme au plus passionné ministre de ses commandemens pour m'aduertir qu'il n'estoit pas accoustumé de viure à la cam,

pagne, & qu'il estoit temps que lon songeait à le tirer de sa solitude. Trouuant la passion de ce Dieu si iuste que pouuois-ie moins faire que d'y contribuer tous mes souhaits. Il est vray, MADAME, ie l'ay désiré bien ardemment, & serois tres-marry que quelqu'un m'eust desrobé l'honneur d'une si belle entreprise. Mais cependant que ie m'amuse à faire des vœux pour l'accomplissement de ce bon-heur que vous nous auez promis, & que ie flatte la Cour d'une si douce esperance peut estre que vous changez de dessein, & que vous faictes conscience d'acheuer de perdre des esprits qui ne sont desia que trop enclins à l'idolatrie. Pour moy, MADAME, ie doute, auecques raison, qu'un Ange au

milieu de la corruption de ce siècle vueille abandonner son repos & les lieux tesmoins, depuis quatorze ans, de l'innocence de sa vie, pour habiter parmy nous. Je crains d'ailleurs que vous ne nous aimiez pas assez pour nous enuoyer vostre portraict, & qu'estant iointe à ceste chere fille d'une si estroite & si iuste amitié, vous ne puissiez souffrir d'estre partagée pour la gloire & pour le contentement d'autrui. Mais si vous considerez qu'en son absence vous aurez ceste satisfaction en vous-mesme, de ne plus rien voir en toute nostre prouince qui vous ressemble, & de sçauoir que la viue image de vostre beauté brillera si bien ailleurs, ie croy que vous n'apprehenderez plus vne perte qui ne vous peut estre qu'ad-

234 DE MONSIEUR
uantageuse de tous les costez, &
vous trouuerez à la fin que ie
n'auray pas moins trauaillé pour
vostre gloire que pour la nostre.
Je suis,

MADAME,

Vostre tres-humble & obeissant
seruiteur, BOISROBERT.



A MADEMOISELLE
D'ATICHY.

Il se plaint modestement d'une lettre qu'elle
auoit laissé voir à celle contre qui elle
estoit écrite.

LETTRE VNZIESME.



ADEMOISELLE,
Ioignant les reproches que me fit Carinte à mon arriué d'Angleterre, à ceux que vous m'avez faiçts autrefois sur des sujets bien differends, procedans toutefois d'une mesme cause, j'ay esté sur le point de faire vn vœu de n'escire iamais à per-

sonne, & d'exprimer à l'aduenir toutes mes conceptions de viue voix, puis que mes lettres me font de si mauuais offices, & qu'elles payent d'ingratitude le plaisir que ie prends à les mettre au monde. En tout cecy ie n'accuse que mon mal-heur, qui a voulu que vous gardassiez plus long temps qu'il ne falloit celle que ie vous escriuis à Forges, qui me rend enuers Carinte coupable du mesme crime dont ie l'accusois enuers vous. Pour le moins ce malheur est bon à quelque chose, puis que c'est vn sujet à ceste belle Dame d'exercer sa generosité. Aussi tost qu'elle m'a faiçt cognoistre ma faute, elle me l'a pardonnée, & i'oserois bien iurer qu'elle a receu plus de cōtenement de son pardon, que de des-plaisir de mon offence. Elle sçait

bien que ie ne puis auoir peché que par vn excez de bonté, & que ie vous eusse accusée de la mesme sorte, si en ce temps-là vous l'eussiez traitée avec la mesme iniustice. Il ne faut pas que ie vous cele que ie pense l'auoir condamnée mal à propos, quoy que ie l'aye fait sur le tesmoignage d'une Deesse. Elle vous aime avec vne passion trop iuste pour n'estre pas durable, & à vous en parler sainement ie ne croy plus que rien ait esté capable d'alterer de si belles & de si parfaites amitez. Puis que vous estes si bien ensemble, plustost que vous croyez d'auoir iamais esté mal, ie suis content que vous m'imputiez à moy seul toute la faute du passé. Cherissant vostre reputation comme ie fais, i'ayme

238 DE MONSIEUR
mieux qu'on me blasme d'auoir
esté leger en vous escriuant, que
vous d'auoir esté volage. C'est.

MADemoiselle,

Vostre tres humble, & tres-
obeissant seruiteur,
BOIS-ROBERT.



A MADEMOISELLE D'ATICHY.

Il respond aux iustificacions qu'elle luy fait,
& les condamne.

LETTRE DOVZIESME.



ADEMOISELLE,
I'ay receu en vn mes-
me iour les deux lettres
que vous m'avez fait
l'honneur de m'escire, & si i'en'y
ay plustost fait responce, accusez
en mon mal-heur en la perte que
i'ay faite du meilleur amy que
ieusse au monde, qui m'a mis
l'esprit en tel desordre, que ius-
ques icy ie ne me suis trouué capa-
ble ny de ciuilité ny de raison.
Aujourdhuy que ie commence

240 DE MONSIEVR

de respirer & de reprendre vn peu mes esprits, il faut que i'aduoïe que repassant mes yeux sur vos iustifications & sur vos excuses ie me suis trouué surpris d'vn nouuel estonnement, & si ie ne cognoissois vostre affection veritable ie m'offencerois de ces termes d'humilité dont vous vsez en mon endroit comme d'vne visible moquerie. Je vous prie de croire que ie vous cognois plus parfaitement que vous ne pensez. I'ay mille preuues de vostre bonté qui me font voir clairement que vous auez l'ame aussi belle que le visage. Tant s'en faut que de gayeté de cœur vous puissiez rendre de mauuais offices à vos amis, ie suis tesmoin que vous obligez ceux la mesme qui vous offensent, & ne voulez pas que l'on donne à leur malice

DE BOIS-ROBERT. 241
malice autre nom que legereté.
Pourquoy me demandez-vous
pardon d'un mal que vous n'avez
point commis? Avez vous veu des
reproches dans ma lettre qui vous
demandent des satisfactions? Et
m'estimez-vous auoir si peu de iu-
gement que de vous croire coul-
pable de la moindre faute, apres
vous auoir mille fois honorée
dás mes vers du tiltre de Diuinité,
& vous auoir faite esgale aux An-
ges? Si i'ay pris la liberté de vous
escrire sur le malheur qui m'est ar-
riué, ce n'a pas esté pour m'en
pleindre, ny pour vous en blaímer,
mais seulement pour vous faire
cognoistre la generosité de nostre
belle Marquise, qui ne s'est pas
voulu souuenir de mon offence, &
qui ne peut auoir appris d'autre
que de vous l'art de pardonner de

Q

242 DE MONSIEUR
si bonne grace. l'ayme mieux que
vous me soyez rude vne autrefois,
que de me traiter si doucement à
ma confusion. Quand ma lettre
seroit digne de l'approbation que
vous luy donnez, ie me repenti-
ray toute ma vie de l'auoir escrite,
tout vain & tout amoureux de
loüanges que ie suis ; puis qu'elle
vous a faschée & qu'elle vous re-
duit aux termes de vous iustifier
deuant vn homme, qui cognoist
aussi bien vostre innocence que
toutes vos bonnes qualitez, & qui
faict gloire de se dire par tout le
monde,

MADemoiselle,

Vostre tres.humble &
obeissant seruiteur,
BOIS-ROBERT.



A MADEMOISELLE DE COVSERANT.

Il la remercie des bons offices qu'elle luy a rendus pendant sa disgrâce.

LÉTTRE TREZIESME.

M ADEMOISELLE,
Puis que mon malheur est si grand, qu'il m'oste mesme la liberté de vous aller voir, permettez-moy que ie prenne celle de vous escrire, pour vous tesmoigner que le vif ressentiment de mes ennuis ne m'a pas osté celuy de vos bons offices. C'est dans les afflictions que les vrais amis se cognoissent, mais ie n'auois pas besoin de ceste pierre de touche

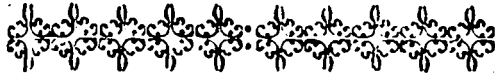
pour vous esprouer. Je vo⁹ auois recogneüe si prompte à me gratifier en tant d'autres occasions, que le plus grand desplaisir qui me reste, c'est de me separer de vous sans vous auoir seruié, & de ne m'estre pas rendu digne de l'honneur de vostre amitié. Vous ne sçauriez dire pourquoy vous m'auuez assisté, si ce n'est que la generosité vous y ait conuiée. La fortune me punit bien seuerement pour vne faute bien legere : mais ie puis dire que i'ay moins encore merité vostre bienveillance que ma disgrace. Je m'estois persuadé qu'elle ne seroit pas de longue durée, puis que vous preniez le soin de mes affaires, mais ma defiance s'augmente de iour en iour avec le pouuoir de mes ennemis. En l'estat où ie suis, ie n'ay plus

fujet de rien craindre, si ce n'est la perte de vostre souuenir, qui me feroit beaucoup plus sensible que celle de ma fortune. Pleust à Dieu que ie vous peusse remercier de viue voix, & vous faire voir, au defaut de toute autre recognoissance, vn visage où le ressentiment de vos bienfaicts est aussi bien peint, que celuy de ma douleur. Mais puis que l'esperance m'en est ostée, contentez-vous de ce triste adieu, & vous assurez qu'en quelque part du monde que me pousse ma mauuaise fortune, au milieu de mes peines & de mes ennuis, ie me conserueray tousiours la memoire de vostre bonté, qui seule m'oblige à faire encore estat de la vie, sur l'esperance que i'ay que Dieu ne permettra pas que ie demeure ingrat enuers vous, &

246 DE MONSIEUR
qu'il me fera la grace de vous tes-
moigner vn iour par des preuues
infaillibles que ie suis,

MADemoiselle,

Vostres humble & tres-obligé
seruiteur, BOIS-ROBERT.



A PARTENICE.

Il se plaint d'un commandement rigoureux
qu'elle luy a fait.

LETTRE XIV.

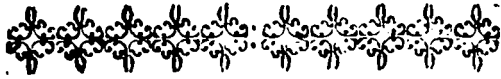
L'A Y bien esproué
par vos dernières
seueritez combien
vous estes exacte en
l'obeissance que vous desirez de
moy, mais ie ne sçay ce qui m'est
le plus salutaire de suiure vos com-
mandemens, ou mes desirs. Les
vns m'esloignent de vous, & par
consequent de ma vie, les autres
vous cherchent, & non pas vous
seulement, mais vostre cholere &
vos dedains. Est-ce pas estre bien

Q iij

malheureux de ne vous pouuoir
treuuer que ie ne me perde? Le sens
bien qu'il me faut resoudre à vous
obeir, quelque malheur qui m'en
arriue. Il est raisonnable que vos
rigueurs acheuent de destruire, ce
qu'elles ont comméçé: le n'estois
né que pour vous, il est tres-iuste
que vous disposiez de ma vie.
Mais afin que vous en ordonniez
plus absolument, & que de mon
costé i'aye moins de regret à ma
mort, permettez que i'en aille re-
ceuoir l'arrest de vostre belle
bouche. Ce sera la derniere fois
que vous me verrez, contraignez
vous à me receuoir, pour n'estre
iamais importunée d'vn mal-
heureux amant, qui vous reco-
gnoissant diuine en toutes vos
qualitez, vous conjure de paroi-
stre humaine seulement pour le

DE BOIS-ROBERT. 249
pleindre en sa mort, puis que son
mauvais destin ne l'a pas iugé di-
gne d'employer sa vie pour vostre
service.





A CLIMENE.

Il se iustifie d'une faulſe accusation.

LETRE XV.

J'AYMEROIS mieux que l'on m'accusast d'auoir trahy mon pais, empoisonné mes parens, & commis vn sacrilege, que d'auoir mesdit de vous. Il faut que i'aduoue que ie me trouue merueilleusement surpris de ceste nouuelle, & que ie n'attendois rien moins à mon arriuée que des reproches de vostre part. Mais ie suis obligé de vous dire, autant pour l'interest

de mon honneur & de ma conscience, que pour celuy de la raison & de la verité, que quiconque s'est efforcé de me noircir par ceste calomnie, doit estre le plus pernicious mōstre qui fut iamais. Pour me iustifier, ie ne veux point d'autre tesmoignage que celuy de la renommée, qui sur l'assurance de mes paroles & de mes escrits, a publié par tout esgalemēt la beauté de vostre visage, la merueille de vostre esprit, & l'innocence de vos mœurs. Quelque mauuaise opinion que vous ayez de moy, ie ne laisseray pas à l'auenir de continuer mes loüanges : Mais vous me pardonerez si ie dy qu'il manque encore quelque chose à la solidité de vostre iugement, & que vous seriez parfaite en toutes les qualitez de l'ame & du corps, si

vous n'auiez pas quelquefois la creance vn peu legere. le n'eusse iamais pensé qu'elle eust deu se laisser esbranler à mon preiudice. Si vous repassiez par vostre memoire le respect que i'ay tousiours eu pour vous, & si vous vous souueniez de la reputation que vous m'auiez autrefois donnée de m'estre si longuement conserué dans la Cour par ma seule modestie, vous ne me soupçonneriez iamais d'une si grãde ingratitude. Je vous proteste que ie ne retourneray iamais dans ma belle humeur, que vous ne m'ayez declaré qui est l'auteur d'une si noire mesdisance. I'auois resolu de vous entretenir de mes aduentures d'Angleterre, & de mille autres choses qui vous eussent esté peut-estre bien agreables: mais pour la punition

DE BOIS-ROBERT. 253
que vous meritez de m'auoir con-
damné fans m'oüir, vous n'aurez
auiourd'huy de moy que des
plaintes & des reproches, & si ie
croyois ma colere, i'aurois de la
peine à vous dire que ie suis, com-
me i'ay tousiours esté.

Vostre tres humble & tres-
affectionné seruiteur,
BOIS-ROBERT.



A CRISANTE.

Il respond à vne lettre pleine de louïanges,
qu'elle luy auoit escrite.

L E T T R E X V I.

N me viét d'apporter la
lettre que vous m'avez
faict l'honneur de m'escri-
re, qui me trāsporte d'v-
ne telle ioye, que dans le rauiffemēt
ou ie fais, ie me trouue quasi sur le
point de me croire digne de toutes
les bonnes qualitez que vous me
donnez. Si c'est dans la solitude du
monastere que vous avez appris
l'att de flater & de persuader de si
bonne grace, ie renonce à toutes
les galanteries de la Cour, & vous
demande-la liberté de m'aller en-
fermer avecqne vous, pour apren-

dre à deuenir honnelle-homme. I'y porteray vn esprit de modestie & d'humilité, pour vous obliger à me souffrir, & pour peu que vous me laissiez dans le petit Paradis où vous estes, ne craignez pas que ma conuersation sente plus le monde, ny que vous soyez obligée, côme vous dittes, à vous confesser apres mon entretien. Iugez, Crisante, à quel point vos louanges m'ont touché; puis que pour en tesmoigner mon ressentiment, ie suis resolu de me ruiner pour vostre plaisir, & de vous mener vn homme qui ne m'efface pas moins, que vos nieces effacent toutes les beautez de nostre siecle. Iel'accompagneray d'une voix diuine, afin que ie fois le seul de la compagnie, qui tienne quelque chose de ce mode, que vous tesmoignez auoir à mespris.



A FLORICE.

Il luy parle de l'amour qu'il a pour sa
compagne, qui est louche.

LETTRE XVII.

MA chere Cousine, Il faut bien que ie cherche vn meilleur guide que celuy que Crisante nous donna, pour me tirer du chemin où ie me suis insensiblement laissé conduire par vn aueugle. Ie vous laisse iuger à quelle extremité ie suis reduit, & dans quelle confusion ie me trouue. Ie ne veux point de plus fidelle témoin de ma passion que vous, puis que vous cognoissez mieux que nulle autre le pouuoir des yeux diuins

diuins que i'adore, qui pour uiser de trauers, ne laissent pas de frapper tout droit au milieu du cœur. Je confesse, chere Cousine, que ie n'ay point de raison assez puissante pour me garentir de leurs atteintes, & que quelque resolution que i'aye prise de me bien conduire à l'aduenir, ie ne puis empescher que les plus iustes & les plus droites pensées de mon ame, ne s'esgarent auecque les yeux qui m'ont pris. Je voudrois mesme que ma fortune allast de trauers, tant les choses de ceste nature me sont agreables: En vn mot ie croy que ie suis enforcélé, & vous puis asseurer que mes camarades de fortune ne sont pas en meilleur estat que moy. Vous pouuez dire à Crisante que s'ils me faisoient à present vne trahison, ie ne m'en estónerois point:

258 DE MONSIEVR
car ie sçay que ce sont des hommes
sans cœur. Ils ont l'un & l'autre
lissé le leur au lieu où vous estes,
où le mien leur fait bonne compa-
gnie: Faites ie vous prie qu'on le
traite doucemēt si vous m'aymez,
car il est fort delicat, & pour peu
qu'on le rebute, on le degage.





A LISIMENE.

Il se plaint qu'ayant à luy faire du mal,
elle ne le luy daigne faire elle mesme.

LETTRE XVIII.



E voy bien que mes respects, & mon obeissance me sont inutiles, puis que vo⁹ traités aussi mal ma passion en la bouche de ceux à qui ie la confie, qu'en la mienne propre. Encore vous imaginez vous que ie doiue tirer quelque aduantage de ce mauuais traitement, & le receuoir côme vn des effects de vostre bonté, en ce que vous me le faictes faire indirectement, par vn autre que par vous: Tant

R ij

s'en faut, ie trouue que vous imitez celuy qui fait assassiner son enemy, qu'il ne croid pas digne de mourir par ses mains. Si ie merite d'estre le martyr d'amour, & si vous me destinez à la mort pour estre le plus fidelle, & le plus discret Amant qui vous ait iamais serui, permettez moy que ie l'aille receuoir de vous mesmes, & ne me refusez pas en ceste extremité, l'honneur de mourir par vos propres mains.





A CARINTE.

Il iustifie sa discretion , & à la fin luy
declare sa jalousie.

LETTRE XIX.

Sie manquois de discretiõ en vous servant , Belle Carinte , & si quand ie vous regarde ie n'auois pas tousiours autant de respect que d'amour dans les yeux, ie trouuerois quelque apparence à la priere qu'on m'a faite de ne vous voir plus. le me rapporte à vous mesme de tous mes deportemens, & quoy que vos beaux yeux soient coupables de ma mort , ie ne les refuse pas pour iuges de mes

actions. Qu'ay-ie fait en leur presence dont ie doie estre repris? si ce n'est que mon respect & ma fidelité passent pour des crimes. Non non, Carinte, vous ne cognoissez que trop mon innocēce, & vous ne laissez pas toutesfois d'approuuer l'iniustice & la feuerité de vos parens, & de vouloir que ie leur obeysse en vne chose, dont la seule pensée est capable de m'oster la vie. Ie ne delibere pas si ie doy mourir, puis que vous le voulez il le faut. Ie vous ay donné trop de pouuoir sur moy, pour ne receuoir pas avec plaisir l'arrest mesme de ma mort, prononcé par vostre bouche, de qui i'ay trop vainemēt attendu ma consolation & mon repos: Mais puis que l'on escoute les criminels en leur fin, i'ay pensé qu'en la mesme extremité il me se-

roit permis de soupirer , & de faire connoistre mon innocence. Pardonnez moy, belle Carinte, si ie renouvelle si souuent deuant vous le discours ennuyeux de ma douleur: Vous sçauetz bien que les affliges sont importuns , & pleust à Dieu que i'eusse quelque suiet de vous entretenir d'autre chose que de plaintes. Cela ne m'arriuera iamais si vous cõtinuez à me bannir de vostre presence, pendant que d'autres moins considerables que moy en routes façons, ont la promenade libre avecque vous. A ce mot picqué d'une iuste ialousie, ie pers le courage & la parole, & si vous ne me rendez l'vn & l'autre par vn prompt commandement de vous reuoir, ie pers la vie.



A PARTENICE.

Il se plaint d'un commandement qu'elle
luy a fait de s'absenter d'elle.

LETTRE XX.

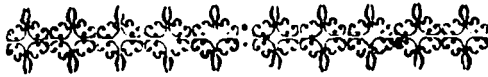
LE ne sçay comme il se
peut faire qu'estant à
vous par tant de iustes
titres, & n'aspirant à
rien qu'à l'honneur de vous seruir,
i'obeyse aujourd'huy tant à regret
à vos commâdemens. Vous sçauiez
bien que ie ne puis viure qu'aupres
de vous, & vous voulez que ie
m'en esloigne pour six semaines;
comme si vous cognoissiez assez
de force en moy, pour pouuoir
subsister si longuement de la seule

esperance de vous reuoir. I'obeys
toutefois, bien que iè ne pense pas
le pouuoir faire sans mourir, afin
que vous cognoissiez, que vostre
contentement m'est plus cher que
ma propre vie. Iugez, belle Partenice, avec quelle feuerité vous me
traitez. Vous me condamnez à
mourir, lors que toutes les choses
mortes resuscitent par la presence
du Soleil, qui s'en estoit éloigné. Je
ne cognoy point d'autres Soleils
au monde que vos yeux, & il ne
faut point s'estonner si depuis que
ie ne les voy plus, ie paroy comme
vne chose morte, & si lors que cha-
cun respire la plus belle vie du
monde, ie m'abandonne aux sou-
pirs & me laisse aller à la douleur.
Je feray ce qui me sera possible
parmy tant de lagueurs, pour con-
seruer ma vie afin de l'employer

266 DE MONSIEUR

pour vostre seruice, apres le terme
expiré que vous auez prescrit à
mes peines, & me consoleray ce-
pendant avec la seule esperance
qui m'est restée, & que ie vous
conjure de ne bannir pas de moy,
comme vous en auez banny le
repos & la joye.





A M A D A M E
D E S L O G E S .

Il luy prouue que sa bienveillance, doit estre la
seule cause de sa fortune.

LETTRE XXI.



A D A M E ,
Au mesme instant
que i'ay receu la let-
tre que vous m'avez
faict l'honneur de m'escire, i'ay
receu des caresses de Monsieur le
Cardinal de Richelieu, accompa-
gnées des plus solides assurances
qui sortirent iamais de sa bouche
veritable: Qui est vn tesmoignage
infaillible que la fortune mesme
vous respecte, & qu'elle n'oseroit
delaisser vn homme qui a l'hon-

neur d'estre cogneu de vous, & l'auantage de vous bien cognoistre. Si i'auois souuent des marques de vostre souuenir, ie croy que ie pourrois aspirer sans temerité, à tout ce qu'il y a de releué dans le monde, & que ie n'auois pas sujet de craindre vn second reuers de fortune; parce qu'avec l'honneur de vos bonnes graces, onne sçauroit iamais estre malheureux. Je suis au desespoir, MADAME, de ne vous pouuoir remercier assez dignement de vos bienfaicts, qui surpassent autant mon attente que mon merite. Au defaut de toute autre recognoissance, vous me permettez, si il vous plaist, de rendre tous les iours l'hommage qui vous est deu à vostre image viuante, qui s'est miraculeusement rencontrée en ce

DE BOIS-ROBERT. 269

lieu, que i'ay plus de fujet d'aimer
à present, que ie n'en eus de le haïr
durant ma disgrace; puis que ie
n'y trouue pas seulement des mar-
ques de vostre bienveillance, mais
encore de celles de vostre esprit &
de vostre vertu. le n'ose vous en
dire dauantage, de crainte de vous
ennuyer. le me contenteray de
vous asseurer que de tous ceux
qui vous honorent icy, quoy que
ie pense parler de toute la Cour, il
n'y en à pas vn, qui soit avec plus
de passion que moy,

MADAME,

Vostre tres humble & obeissant
seruiteur, BOIS-ROBERT.



A
MONSEIGNEUR
L'ARCHEVESQUE
D'AIX.

Il promet d'amender ses fautes du passé, & de
luy escrire souuent à l'adueuir.

LETTRE XXII.



MONSEIGNEUR,
Les reproches que
vous me fistes l'année
passée, m'ayant assez
donné de vanité pour
croire que vous me iugiez digne
de l'honneur de vostre souuenir,
& que vous ne mesprisiez point
les offres de mon tres-humble ser-
uice, i'ay pensé que ie m'offence-
rois plus que vous, si ie manquois

à vous en renouveler les assurances, toutes les fois que vous seriez esloigné de la Cour, & si, puis que mes devoirs vous sont agreables, ie ne vous en donnois d'assez frequens tesmoignages à l'aduenir, pour vous obliger à croire que si i'ay failly par le passé, ie l'ay plustost fait par vn excez de respect que de paresse. Mais, M O N S I E U R, en l'estat où vous estes, occupé à gagner tous les iours à Dieu des cœurs & des volontez, & trauaillant d'vn soin continuël au salut de vostre Diocese, ie ne sçay sil me sera permis de vous diuertir vn moment par mes complimens inutiles, & si pour peu que ie vous entretienne, ie n'abuseray point de vostre loisir. Quoyqu'il en soit, ie ne sçauois me persuader que vous blasmez l'extresme affe-

272 DE M^R DE BOIS-ROB:
ction que i'ay à vostre seruice, ny
que vous puissiez reietter vn cœur
zelé qui vous va chercher iusques
en Prouence, pour se changer en-
tre vos mains, & pour estre mis au
nombre de vos glorieuses con-
questes. Receuez-le ie vous prie,
M O V S E I G N E V R , comme
vne chose qui vous appartient; &
ne vous offensez pas si ie me pro-
mets vn petit accueil de vous,
dans la grande & iuste passion que
i'ay d'estre toute ma vie,

M O N S E I G N E V R ,

Vostre tres-humble & tres-
obeissant seruiteur,
B O I S - R O B E R T .

L E T -